

## Les câlineurs de bébés

Créée en 2018, l'asbl « Câlineurs de bébés » a pour mission d'intervenir lorsque les parents ne peuvent pas demeurer en permanence aux côtés de leur bébé hospitalisé, souvent en raison de contraintes logistiques telles que la distance entre l'hôpital et le domicile ou la nécessité de prendre soin d'autres enfants à la maison.

L'expérience du câlinage est à la fois bouleversante et profondément ancrante, comme on le découvre ci-dessous dans le témoignage de Mélanie, bénévole pour « Les câlineurs de bébés » à l'Hôpital d'Ixelles, après 4 mois de câlinage quotidien d'un petit en attente d'adoption :

Être dans ton temps à toi.

Accorder nos êtres. Accorder nos souffles. T'offrir mon calme intérieur. Faire de la place en moi pour toi, pour accueillir ta vulnérabilité et ta puissance à la fois.

M'apaiser en ta présence et t'apaiser en ma présence.

Immense gratitude de pouvoir vivre ces moments.

Être un havre de paix. Tu me donnes toute ta confiance, tu es en sécurité avec moi.

Être dans cet espace-temps de gratuité, loin des exigences de la performance. Juste la présence donnée. Rien à dire, rien à faire de spécial. Juste être là pour toi, et te donner ce que mon cœur et mon intuition me proposent de te donner.

Te voir t'abandonner sur moi en toute confiance, te détendre, sourire dans ton sommeil est un cadeau infini.

Te donner de la tendresse, sans me projeter dans l'avenir. Juste te donner mon temps, mon calme, te faire de la place en moi.

Te donner le meilleur de moi-même, ma capacité à câliner, ma tendresse infinie.

Être là pour toi, ici et maintenant, c'est tout

Respirer ensemble, au même rythme, en confiance.

Savoir que ma simple présence te fait du bien.

Être un espace de respiration, un espace où le souffle de vie peut se déposer et s'étendre à l'infini.



Moments suspendus, magiques, bénis.

Merci petit chaton de m'accepter dans ton univers, de t'endormir dans mes bras en deux minutes à peine, me donnant ce sentiment inestimable d'être un havre de paix et de sécurité pour toi. Quelques semaines à peine, mais tu laisseras une empreinte indélébile en moi.

Va à présent, petit XXX, grandis, envolé-toi, sois heureux avec tes parents !

Vous avez tous les trois beaucoup de chance de vous être trouvés et un bonheur immense vous attend !

### Vous souhaitez soutenir financièrement cette association ?

Vous voulez faire un don pour que « Les câlineurs de bébés » puisse étendre son action, former ses bénévoles, développer ses outils de communication ou organiser des événements pour se faire connaître ? Voici comment :

- Soit par virement bancaire :

Le Fonds des Amis à la Fondation Roi Baudouin : Projet Câlineurs

Kids'Care : BE10 0000 0000 0404

avec la communication structurée +++623/3880/80036+++

- Soit en scannant le QR Code ci-contre.



## 50 ANS de l'Université Inter-Âges !



### SAVE THE DATE :

**21/03/2025 a 03/04/25**

Plusieurs activités sont programmées du 21/03/25 au 03/04/25 pour notre cinquantième anniversaire, parmi lesquelles :

#### **Vendredi 21/03/25 :**

##### **Conférence spéciale 50<sup>e</sup> anniversaire**

- Pr. Cédric **BLANPAIN**, spécialiste des cellules-souches, Prix Francqui 2020
- Pr. Sophie **VAN ECK**, astrophysicienne à l'Institut d'Astronomie et d'Astrophysique de l'ULB

#### **Judi 03/04/25 :**

##### **Concert par l'Orchestre symphonique et Harmonie de l'ULB**

Une **Exposition rétrospective** se tiendra dans les locaux de l'UAE au Campus de la Plaine.

Des informations précises sur les festivités de cette semaine spéciale seront communiquées ultérieurement.

Retrouvez de plus amples informations sur notre site : <https://cepulb.odoo.com/>

## CONCOURS PHOTO



**50 ans de convivialité en images :**

### **CAPTUREZ L'ESPRIT DE L'UNIVERSITÉ INTER-ÂGES**

À l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire de l'Université Inter-Âges (voir encart ci-contre), nous lançons un concours photo sur un thème cher à tous :

**la convivialité** ! Mettez en lumière les moments de partage, de rires et de rencontres qui illustrent ce bel esprit en capturant votre vision de la convivialité.

Le sujet est vaste et peut-être illustré de mille et une façons originales et surprenantes.

À vous de jouer !

Et surtout, ne soyez pas timide ! **Amateur ou pro**, avec **smartphone** ou **appareil photo**, toutes les photos sont les bienvenues.

Chaque membre peut soumettre :

- jusqu'à trois photos,
- exclusivement au format numérique,
- par e-mail, à l'adresse suivante : [cepulb.concoursphoto@ulb.be](mailto:cepulb.concoursphoto@ulb.be)

Attention, il est nécessaire de :

- donner un titre à votre photo et
- ajouter une brève description pour expliquer comment elle incarne la convivialité.

**Détails et règlement complet :**

<https://cepulb.odoo.com/concours-photo>

Membres, à vos objectifs !

**Envoyez vos clichés jusqu'au  
vendredi 28 février 2025 minuit.**  
à l'adresse mail : [cepulb.concoursphoto@ulb.be](mailto:cepulb.concoursphoto@ulb.be)

## Du passé, faisons table garnie

# L'Université libre de Bruxelles au 19<sup>e</sup> siècle : au coeur de la ville

Par Pierre VAN DEN DUNGEN,  
historien, professeur à l'ULB et à la Cambre-Ensav

**I**nstallée depuis 1842 dans une partie du Palais Granvelle, l'Université libre de Bruxelles est une université au cœur de la capitale belge. C'est d'ailleurs la Ville de Bruxelles, dans l'urgence, qui a mis le bâtiment à disposition de l'institution d'enseignement frappée d'un avis d'expulsion, en pleine année académique. **Initialement, « l'ULB » se trouvait en effet dans l'ancien Palais de Charles de Lorraine.**

**La voici désormais rue des Sols** où plusieurs de ses Facultés vont demeurer jusqu'en 1928. L'actuel Solbosch est loin ! L'endroit se situe, à peu de choses près, à l'emplacement de l'actuelle Galerie Ravenstein.

Sauf que ce quartier, appelé « Isabelle et Terarken » ou parfois le Quartier latin belge..., a depuis lors été entièrement détruit et remplacé en ordre principal par la Gare centrale, dans le cadre du pharaonique chantier de la jonction Nord-Midi.

« Isabelle et Terarken » est alors un quartier populaire, à la manière des Marolles d'avant la gentrification. Couturières, ménagères, artisans, ouvriers, petits commerçants côtoient **les « étudiants », au nombre de 350 (en 1849). Pas d'étudiantes à l'époque ! En Belgique, les filles ne sont admises à l'université qu'à partir de 1880** et, soulignons-le, sur l'initiative de l'ULB.

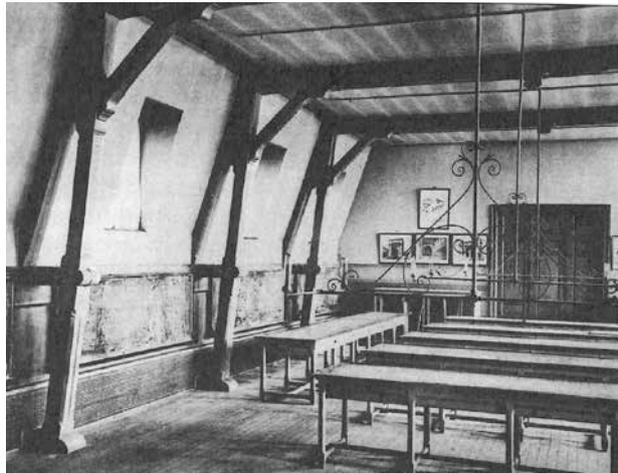
À la différence du quartier Isabelle et Terarken, les locaux du Palais Granvelle ne sont pas accueillants ! Exigus, vétustes, ils ne permettent pas un enseignement de qualité. La situation s'améliore un peu, mais pas suffisamment, quand l'ULB hérite d'autres salles du Palais jusqu'alors occupées par la Cour d'assises et le Conseil de guerre. Mais, au milieu des années 1850, les amphithéâtres sont tellement bondés que les étudiants ne peuvent même pas prendre de notes ! Il faut attendre le début de la décennie suivante, au terme d'importants travaux, pour que le Palais offre enfin des salles de cours dignes de ce nom.

On doit la description du mobilier d'origine à l'historien et archiviste Guillaume Des Marez qui l'a encore connu et utilisé... au début du 20<sup>e</sup> siècle. Citons-le : « *Les auditoires (belgicisme toujours en usage pour désigner les amphithéâtres...) sont d'une extrême simplicité : de longs bancs, peints en noir, des plus incommodes, en sont le principal ameublement. Heureusement, les noms multiples qui y ont été gravés, les dessins et les maximes de tout genre réservent au visiteur... quelques instants de douce joie. Une chaire*



L'ancien Palais Granvelle, situé rue des Sols et rue de l'Impératrice, dans le centre de Bruxelles, constitua le siège principal de l'Université entre 1842 et 1928.

Vue d'une salle de classe et du grand escalier de l'Université libre installée dans le Palais Granvelle de la rue des Sols, Bruxelles, Archives de la Ville.



en bois blanc, peinte en imitation de chêne, s'élève au fond de la salle. Elle est plus incommode encore que la pire des bancs. La forte pente de son pupitre rejette impitoyablement notes, cahiers, livres... Un tableau noir cloué au mur, derrière son dos (celui du professeur) est sa seule ressource, s'il désire concrétiser ses idées... Cependant, le long du mur de la salle se succèdent, en ligne droite, une infinité de crochets aigus. C'est là que les étudiants suspendent chapeaux, casquettes et paletots ».

Pas de socio-constructivisme en vue dans ces conditions ! L'enseignement « ex cathedra » domine : il est par ailleurs le seul admis à l'époque.

Il faut alors quatre années pour devenir docteur en droit, soit un an de candidature et trois ans de doctorat. Quant au diplôme de médecin, il s'obtient au terme de cinq années d'études, réparties en une année préparatoire de philosophie, une année de candidature en sciences et trois de médecine proprement dite.

Qu'en est-il des professeurs ? Plusieurs enseignent à l'ULB depuis sa fondation et se montrent volontiers anticléricaux. Mais

certainement pas athées ! **Notre Alma mater adhère alors, en majorité, à une forme de déisme.** Ainsi, en 1844, le recteur **François Van Meenen**, par ailleurs professeur de philosophie et ecclésiastique défroqué, dénonce l'esprit de « *scepticisme, le persiflage et le ricanement* » du 18<sup>e</sup> siècle. De son côté, **Guillaume Tiberghien**, autre philosophe, initie les étudiants au 'krausisme', la doctrine spiritualiste et théiste du métaphysicien allemand Charles-Chrétien Krause (1781-1832). Ce penseur conçoit un Dieu créateur, à la fois nature, esprit et raison, sorte d'unité éternelle. Autrement dit, il croit en un être suprême qui promet l'immortalité des âmes, et non celle des peines. Krause réfute le déisme libéral auquel il préfère les Évangiles qu'il définit comme une œuvre incomplète et transitoire sur le chemin de la vraie foi.

En somme, à l'époque, l'ULB rejette autant le matérialisme que les dogmes, soit aussi bien Voltaire que le Vatican ! Elle revendique la liberté de pensée et de conscience au nom du « libre examen », principe fondateur de l'institution. Comme l'a démontré de manière magistrale Jean Stengers, il s'agit en l'occurrence

d'une notion difficile à définir de manière univoque.

**Parmi ces savants se distingue l'historien Jean-Jacques Altmeyer (1804-1877)**, lui aussi krausiste, dont le cours de philosophie de l'histoire a été condamné par Rome en 1841. Luxembourgeois d'origine, Altmeyer trouve grâce auprès des étudiants les plus critiques. Il faut dire qu'il a du style ! Franc-maçon, démocrate, républicain, soutien de la presse radicale et présocialiste, il apparaît en chaire tel un juge, fustigeant la « réaction », notamment celle de Philippe II et du duc d'Albe. Dans ses mémoires, l'écrivain Camille Lemonnier, qui a suivi les cours de l'historien, rapporte qu'Altmeyer définissait les rois tels « *des morpions confits dans l'urine* ». Notons que la trame historique des *Légendes flamandes* et de *Thyl Ulenspiegel* doit beaucoup aux cours (et aux articles) d'Altmeyer. **Charles De Coster a en effet, vaguement, fréquenté les amphithéâtres de la rue des Sols (notamment en compagnie du « loustic »**



Photographie du professeur Jean-Jacques Altmeyer, 1858, Bruxelles, Archives de l'ULB.



L'Almanach dédié aux étudiants belges (1856) publié par la Société des Crocodiles. Il est illustré de plusieurs gravures attribuées à Félicien Rops. Bibliothèque de la jeunesse musulmane, 1856, 18,5 x 14 cm. ©Musée Félicien Rops, Province de Namur, inv. LI 001.

**Félicien Rops).** Altmeyer est aussi intervenu en faveur de l'écrivain, en 1857, afin qu'il obtienne une subvention déterminante dans la publication des *Légendes flamandes*.

Mais **ces 350 garçons hantent avec plus d'assiduité les estaminets qui prolifèrent rue des Sols et rue Cantersteen, comme partout alors à Bruxelles.** Il y apprécie l'atmosphère alourdie par la fumée des pipes et plus encore les bières acides, lambic et l'incontournable faro, dont ils s'abreuvent volontiers à foison. À l'époque, le « baes » - le patron – brasse souvent lui-même, ou fait brasser pour son compte, le précieux liquide, un peu à la façon des actuelles micro-brasseries. Le milieu du 19<sup>e</sup> siècle ignore en effet la « pils », bière industrielle des actuelles « Saint V », apparue dans les années 1880.

Dans les « stamenei's », le décor est austère, composé de quelques tables, de bancs et d'un comptoir mais aussi d'étagères remplies de pots en étain et de râteliers où pendent les pipes des habitués. Certains y parlent politique, d'autres fréquentent des « chochetés » - sociétés en *brusseleir*... - qui disposent souvent d'une pièce attenante pour tenir réunion.

Les étudiants les plus studieux, il y en a, fréquentent également les librairies, telles Lamertin ou Josse Sacré, respectivement spécialisées en droit en sciences.

Beaucoup trouvent à se loger dans les chambres et les mansardes de propriétaires attirés par cette clientèle bourgeoise. Parmi ces jeunes, les « provinciaux », comme le raconte l'écrivain réaliste Émile Leclercq, cherchent « *une chambre silencieuse, dans une rue tranquille, chez de bonnes gens* » heureux de les voir partager « *leurs modestes repas* ».

À la belle saison, d'autres quartiers peuvent se montrer accueillants

comme celui de la Porte de Namur avec ses « estaminets-jardins » où l'on déguste, outre les habituels lambics et faro, des bières de printemps et d'été comme la Blanche de Louvain. On y joue aux quilles, les plus chanceux « fréquentent » à l'abri des feuillages recouvrant un treillis compliqué.

Et puis arrive le temps des examens !

À l'époque, ils ont lieu deux fois par an, en avril et en août afin de certifier la fin des cours des deux semestres qui divisent l'année académique. La loi de 1849 exige que les étudiants se présentent, pour chaque discipline, devant un jury combiné, composé paritairement de professeurs issus d'une université libre (Bruxelles ou Louvain) et d'une université d'État (Gand ou Liège). Jusqu'en 1857, le diplôme d'études secondaires ne constitue pas une condition préalable au droit d'admission aux épreuves. Enfin, il faut attendre 1876 pour que les universités belges puissent diplômer elles-mêmes leurs étudiants.



J-B Madou, *Un estaminet bruxellois vers 1830*, tiré des « Souvenirs de Bruxelles », Bruxelles, Bibliothèque royale Albert 1<sup>er</sup>, Cabinet des Estampes.

Jean Puissant nous livre ici une note complémentaire à sa chronique sur le 190<sup>e</sup> anniversaire de ULB, publiée dans le précédent numéro de « L'Artichaut ».

## Venue du pape François en Belgique : after show

La célébration est passée !

Notre estimé collègue philosophe et citoyen engagé, Philippe Van Parijs, professeur à l'UCL, a rappelé dans *La Libre Belgique* qu'il s'agissait bien du 600<sup>e</sup> anniversaire de la création de l'Université de Louvain (9 décembre 1425), et non des Universités catholiques fondées par les évêques belges avec l'appui de Rome en 1834, qui célébraient comme l'ULB leur 190<sup>e</sup> anniversaire (sauf qu'il s'agissait alors d'une université exclusivement francophone)<sup>1</sup>.

« ... Il faut donc reconnaître, écrit-il, que nous, « Louvanistes », nous trichons un peu. Notre université n'est pas plus vieille que l'ULB ». Van Parijs souligne également, à raison, que la création des universités médiévales en Europe constitue à terme une étape majeure vers la connaissance, la raison et leurs développements contemporains. Les discours, devant le pape, des recteurs respectifs des deux universités catholiques l'ont bien démontré. Elles ont définitivement échappé au contrôle papal qui s'exerçait pleinement au XIX<sup>e</sup> siècle, y compris dans le choix de professeurs. En revanche, avec un autre estimé collègue politiste louvaniste, s'il estime avec raison que la création de l'UCL et de l'ULB en 1834 relève des tensions politiques croissantes entre libéraux et catholiques dans la jeune Belgique, il semble croire que l'université libérale a précédé l'université catholique alors que, nous l'avons montré, c'est bien l'inverse qui se produit.

Mais, comme envisagé, la visite du pape François s'est « cristallisée » (sic) sur d'autres questions. Il a demandé pardon, au nom de l'église, aux victimes d'agissements délictueux, voire criminels, de nombreux ecclésiastiques, mais s'est bien gardé de présenter des excuses. De plus, il s'est permis des propos inacceptables sur l'IVG, condamnés unanimement, y compris par les universités catholiques.

Décidemment l'église, au nom de dieu, éprouve toujours des difficultés à respecter les lois de l'homme.

**Jean PUISSANT,**  
co-fondateur et ancien vice-président de l'Université  
Inter-Âges de l'ULB (CEPULB)

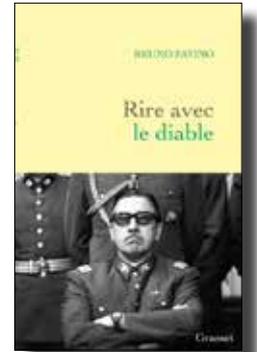
<sup>1</sup> P. Van Parijs, *L'enseignement supérieur belge est vieux de six siècles ; « La Libre Belgique »* des 14 et 15 septembre 2024, pp. 50-51 (j'aurais personnellement titré « ... dans nos régions » en place de belge).

## Littérature au coin du feu

### RIRE AVEC LE DIABLE

de Bruno PATINO  
Éditions Grasset, 2024

« Et je me surpris aussi à rire de bon cœur ». Ce n'est pas un franc enthousiasme qu'exprime Bruno Patino, mais la perplexité devant la spontanéité de sa propre réaction, le malaise, la gêne. La honte peut-être...



Journaliste bien avant de devenir l'actuel patron d'Arte, il est, au début de années 90, correspondant permanent du *Monde* à Santiago, au Chili. Il n'y est pas par hasard. Attiré depuis toujours par le « continent de tous les rêves et de toutes les luttes », il habite la capitale chilienne dans le cadre d'une mission onusienne après y avoir voyagé plus jeune, inspiré par les récits de son père, originaire de Bolivie, et par ses lectures, dont, naturellement, le « Voyage à motocyclette » d'Ernesto « Che » Guevara.

Son obsession de journaliste se situe pourtant à l'autre extrémité du spectre politique. Il travaille sans relâche pour obtenir l'interview d'Augusto Pinochet, qui a fait marcher le pays au pas pendant une quinzaine d'années. La dictature militaire mise en place sous le regard bienveillant des économistes de l'école de Chicago est terminée mais le général a toujours un siège de choix, celui de commandant en chef de l'armée.

Patino raconte l'activation de toutes ses ressources et contacts pour obtenir l'entrevue, l'attente, l'espoir et la manière inattendue dont son envie finit par se réaliser.

Il est donc en présence du dictateur qui n'a déposé le bâton qu'une poignée d'années auparavant. Il connaît son bilan, les morts, la torture. Il a en tête « Sympathy for the Devil » des Rolling Stones en préparant l'entretien mais la chanson ne colle pas à l'ambiance qui nappe le rendez-vous. Le diable qu'il se représentait est finalement plutôt banal, sa voix plutôt agréable, ses gestes presque amicaux.

Soudain, il rit avec lui. Et c'est bien tout l'intérêt du récit de Bruno Patino : questionner la proximité, même de courte durée, qui influence, sans même

que l'on s'en rende compte, le rapport avec une autre personne, quelle que soit l'idée que l'on se faisait d'elle, y compris, et particulièrement, quand cette image est profondément sombre.

Bruno Patino ne retourne bien entendu pas sa veste pour un éclat de sympathie. Il n'ignore pas le machiavélisme dont son interlocuteur a fait preuve une vie durant. Il raconte alors le rapide retour à son esprit des fantômes du putsch, des assassinats. Et insiste sur cet indispensable souvenir à une époque où l'on peut se demander qui se souvient encore de Pinochet. « La mémoire est une porte », écrit-il, « Il ne tient qu'à nous de l'ouvrir pour éviter l'éternel recommencement ».

**Gilles MILECAN**

## IL FAUT FLINGUER RAMIREZ Acte 1 et Acte 2

de Nicolas PÉTRIMAU, Éditions Glénat,  
2018 (Acte 1) 2020 (Acte 2)

Le « non-héros » principal, un réparateur d'aspirateurs muet, semble sorti tout droit de la galerie des personnages loufoques des frères Coen. Le scénario, un polar captivant, plein de surprises et de rebondissements, est digne de leur humour déjanté.

Mais on y est aussi plongé dans des séquences d'action et des cascades explosives et sanglantes qui rappellent plutôt Tarantino et son « Reservoir dogs ». Le graphisme est original et les cadrages sont souvent audacieux.

Enfin le décor, touchant à l'hyperréalisme, est fait d'illustrations superbes - inspirées de l'Arizona et de ses couleurs ocres et vives - qui débordent régulièrement du cadre strict de la « bande » en s'étendant en panorama sur deux pages. Il rappelle des road movies comme « Thelma et Louise » de Ridley Scott ou « No country for old men ».

S'agit-il donc vraiment d'une bande dessinée ? Ce « ciné-mato-graphisme » ressemble plutôt par sa mise en page au « story board » d'un film de thriller américain des années 80-90 avec l'esthétique et l'humour mordant d'une « Pulp fiction ». D'autant que

des pauses - faussement - publicitaires interrompent parfois le cours du récit et permettent en fait de reprendre son souffle... si elles ne vous font pas étouffer de rire !

En tout cas pour moi du jamais vu en BD !

Le pitch ?

Jacques Ramirez est l'employé modèle de la Firme ROBOTOP, un producteur d'aspirateurs qui est le plus gros employeur de Falcon City, Arizona. C'est un technicien très efficace, apprécié de tous ses collègues qui se posent beaucoup de questions sur son passé. En effet, il est plutôt casanier et d'autant plus discret qu'il est muet.

Sa vie va basculer quand des membres d'un gang de criminels vont le confondre avec celui qui a trahi leur cartel dans le passé : Ramirez, le tueur à gages le plus impitoyable et le plus efficace du Mexique.

Une intrigue simple mais qui va devenir beaucoup plus folle au fur et à mesure de l'apparition des personnages secondaires et de la tension qu'apporte la révélation progressive du passé mystérieux - et pas commun - du « héros ».

L'auteur, Nicolas Pétrimaux, signe le scénario, le dessin et la couleur ! Il a travaillé dans le monde des jeux vidéo et des effets spéciaux et cela se sent. Il nous livre un récit brutal mais réjouissant car dosé avec maîtrise grâce à cette touche d'auto-dérision et d'humour au second degré.

Il prévoit trois tomes. Deux « actes » sont déjà parus en 2018 et 2020 et ont connu de grosses ventes. Ils ont aussi obtenu plusieurs prix dans le monde de l'édition.

Les amateurs attendent avec impatience que Glénat nous livre l'Acte 3. J'en suis !

**Claude BOFFA**

